

LES IDÉALS FRANÇAIS DE ZOLTÁN AMBRUS ET LE JOURNALISME DE LA FIN DE SIÈCLE ZOLTÁN AMBRUS: *LES JOURNALISTES ET LE PUBLIC*

JÓZSEF ÁGOSTON BOGOLY

Bibliothèque Nationale Széchényi, Budapest
Hongrie

Lors des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix du siècle passé Zoltán Ambrus était une vraie incarnation des types d'orientation française les plus intellectuels et les plus modernes de la fin de siècle hongroise. Aussi ses collègues l'appelaient-ils entre eux «l'écrivain des écrivains».

Il n'a pas encore vingt ans quand nous le voyons déjà aux tables des habitués littéraires dans les cafés de Budapest, tout en feuilletant le *Journal des Débats* et *Le Temps*, et Gyula Reviczky, Elek Gozsdu, Gyula Rudnyánszky, Béla Tóth, écrivains bien connus, écoutent le jeune homme élégant. A la fin des années quatre-vingt il jouit d'un grand respect aussi aux yeux des écrivains plus jeunes, comme Sándor Bródy et Ignóty. «Nous l'avons suivi d'un café à l'autre, d'un salon à l'autre pour écouter ses paroles laconiques et en apprendre.» – écrivait Bródy dans *Magyar Hírlap* (Courir Hongrois) en 1891.

Les idéals d'Ambrus sortaient principalement de la littérature française. Anatole France, Flaubert, Maupassant, Zola, Daudet et le suisse Cherbuliez l'ont influencé au plus. Parmi les critiques contemporains, il attribuait une attention distinguée aux critiques théâtrales de Lemaître sur les pages des revues françaises et à celles de Sarcey dans les quotidiens.

La formation des points de vue pendant les années quatre-vingt du siècle passé, les signes caractéristiques du changement de la structure des valeurs – diffusées par les journaux et les hebdomadaires et jouant un rôle toujours plus important aussi bien dans la publicité et dans le monde des relations sociales que dans la culture – se manifestaient déjà d'une façon accentuée dans les publications des écrivains, des poètes, des journalistes et des essayistes nés dans les années cinquante et au début des années soixante. Avec l'arrivée de la nouvelle génération, la littérature arrive, elle aussi, à un changement d'époque. Les débuts d'Ambrus et de la jeune génération littéraire se voient développer pendant cette période de la fin de siècle, et leurs oeuvres commencent à s'achever au début du siècle. Ils sont les précurseurs de la revue *Nyugat* (Ouest), dépositaires du renouvellement littéraire et culturel, puisque, en ce domaine-là, ils avaient préparé une réformation fortement considérable des points de vue non moins qu'un changement des goûts littéraires.

Dans l'année 1932 de *Nyugat*, Aladár Schöpflin caractérisait Zoltán Ambrus par ces mots: «Sa culture, son goût, son attitude d'écrivain étaient beaucoup plus éminents que ceux d'un écrivain hongrois auraient pu l'être à la fin du XIX^e siècle. Dans une époque d'air optimiste il est arrivé pessimiste, en la Hongrie retentissante de la musique tzigane et des toasts, autour de la fête millénaire il parlait à la voix de la mélancholie.»

Regardant les structures informatives culturelles dans les cadres de la publicité sociale des régions centrales et occidentales d'Europe, le milieu et la fin du siècle peuvent être considérés comme la grande époque des relations mutuelles entre littérature et journalisme. Quant à Ambrus, la matière culturelle de son choix de valeurs de goût, de son orientation intellectuelle et de sa réception des effets s'enracinant dans sa mentalité, peut être cherchée dans les sources de la presse française de l'époque, dans les revues littéraires et culturelles, qui nous montrent bien les procédures des changements structuraux des valeurs, des styles et des goûts. Dans la vie littéraire autour des revues et des quotidiens français diffusant les notions de valeur de la bourgeoisie, on voyait, depuis le milieu du siècle, des rédacteurs et critiques, personnages déterminants et respectés, mais qui sont devenus conservatifs et souhaitaient empêcher le modernisme de l'époque: Gustave Planche, Buloz, Charles Rémusat, Émile Montégut, Arnaud de Pontmartin. Tandis que Saint-Beuve âgé, renouvelé d'un tournant, s'est retourné au cercle d'idées du libéralisme conservatif, aux idéals des valeurs du classicisme national français. A l'époque, la mentalité considérable comme au plus moderne en les sciences, l'esthétique et la littérature était déjà représentée par Renan, Berthelot, Taine et Flaubert. Dans le cas d'Ambrus, du point de vue de la réception mentionnée des influences françaises, c'est la fin des années soixante-dix et les années quatre-vingt qui sont les plus remarquables.

Chez les Français une manifestation grandiose de la rédaction de revue, qui déterminait le visage des périodiques contemporaines européennes était *La Revue des Deux Mondes*. A l'époque du deuxième Empire la revue s'était caractérisée par un conservatisme libéral. Entre autres, on retrouve parmi ses collaborateurs Octave Feuillet, Murger, Leconte de Lisle, Fromentin, Renan et Baudelaire. Toutefois, le goût de Zoltán Ambrus était influencé par une *Revue des Deux Mondes* qui n'était plus rédigé par Buloz, mais, dès 1877, par Brunetière. A cette époque-là apparaissent, comme nouveaux auteurs, France, Loti, Coppée, Maupassant et Taine.

La Revue des Deux Mondes avait un rôle éminent parmi les revues qui exerçaient de l'action sur le goût et les idéals culturels de Zoltán Ambrus, devenant un personnage très compétent des tendances modernes dans la vie littéraire budapestoise dès la deuxième moitié des années quatre-vingt. Il était un des lecteurs hongrois les plus fidèles de ce journal pendant des décennies.

Plus tard, à 1908, *La Nouvelle Revue Française*, la fameuse NRF a commencé ses années, et cette périodique appuyée par Gide et son cercle portait encore une grande importance pour Ambrus au début de ce siècle.

Les idéals de style et le comportement de Zoltán Ambrus ont été formés par les valeurs culturelles de la direction analytique de la pensée française agissant au milieu et à la fin du siècle passé. La formation de sa mentalité et son idéal culturel étaient influencés surtout par les directions marquées de la pensée comtienne, principalement par Taine et Renan, et par les notions de valeur positivistes de la bourgeoisie contemporaine. Zoltán Ambrus défendait pendant toute sa vie les valeurs du libéralisme conservateur de la fin de siècle française. Au début de sa jeunesse, sa considération avait été caractérisée par la confiance réceptive en les valeurs culturelles, mais qui n'est pas restée stable: après quelques décennies son attitude d'écrivain et artistique serait déjà changée. Plus tard, la doute devient un élément principal de sa vision du monde, il se considère, tout comme la société, avec ironie et satire. Le ton mondain du traitement subjectif du sujet et l'approche sentimental étaient les caractéristiques de l'époque dans le genre du récit de journal. Zoltán Ambrus s'est montré excellent causeur, toutefois lui, au temps «du culte de la frivolité», il était caractérisé par l'objectivité d'un homme vivant dans une autoréflexion perpétuelle. On peut dire qu'il écrivait selon le principe que Descartes avait utilisé et exigé: claire et distincte, avec une clarté analytique et avec une maîtrise de soi. A cause de son caractère, de sa considération et de son goût, il était privé de «la négligence naturelle des inspirés».

Le jeune Zoltán Ambrus écrivait d'une façon captivante pour le public en ce style préféré des lecteurs de la fin de siècle, celui du récit de journal, formé sous l'influence créateur de genres du journalisme littéraire. A la fin des années soixante-dix et pendant des années quatre-vingt son nom est devenu célèbre dans les rubriques littéraires des journaux budapestois comme publiciste, critique, novelliste. Ses premiers articles sont apparus dans *Fővárosi Lapok* (Feuilles de la Capital), puis il écrivait continuellement dans *Függetlenség* (Indépendance), et Jenő Péterfy ayant quitté *Egyetértés* (Entente), il l'y a remplacé comme critique de théâtre. Plus tard *Budapesti Hírlap* (Courir de Budapest), *Nemzet* (Nation), *Budapesti Szemle* (Revue de Budapest), *Ország-Világ* (Pays et Monde), puis *Pesti Napló* (Journal de Pest) publient aussi ses articles. Il travaillait aussi pour *Koszorú* (Couronne) de Szana, et quelques-unes de ses articles sont apparus dans *Vasárnapi Újság* (Journal de Dimanche) et dans *Magyar Salon* (Salon Hongrois). Il était collaborateur principal du nouveau *A Hét* (Semaine), ses oeuvres littéraires ont vu le jour surtout ici et sur les pages des *Új Idők* (Temps Nouveaux).

Pour rendre sensible la façon de penser de Zoltán Ambrus écrivain des récits de journal, nous présentons aux lecteurs un récit typique de son époque,

retrouvé pendant nos recherches de sources dans la domaine de la presse littéraire de la fin de siècle. Ce récit oublié d'Ambrus est apparu originellement dans la revue *Magyar Salon* (Salon Hongrois) en 1888.

On y voit une contribution digne d'attention pour l'histoire de littérature étudiant la mentalité littéraire de la fin du siècle. Dans les cadres de la publicité de la fin de siècle, Zoltán Ambrus y donne l'image authentique de l'agrandissement du rôle de la presse, du journalisme conquérant, des relations entre journaliste et public.

Selon nos recherches il est devenu certain que dans l'oeuvre de Zoltán Ambrus le récit au titre «*Les journalistes et le public*»* est l'antécédent de son essai «*Littérature et journalisme*» qui a une valeur de source excellente du point de vue de la sociologie littéraire et de l'histoire de la mentalité de l'époque.

*L'article *Littérature et journalisme* est paru originellement dans la périodique *Szerda* (Mercredi) estimée comme antécédent de *Nyugat*. (Le texte a été publié de nouveau pour la postérité en 1978, dans le recueil *Esszépanoráma* [Panorama d'essais], par Zoltán Kenyeres.)

Zoltán Ambrus:

Les journalistes et le public

Monsieur De Bissy – raconte Saint-Beuve quelque part – était un beau vieil homme aux cheveux blancs, qui, quand il entendait parler sans cesse de la révolution et de Bonaparte, devenait impatient, et s'exclamait avec un geste usuel pour chasser des mouches: «Ce n'est pas vrai! La révolution, ce n'est pas vrai! Bonaparte, ce n'est pas vrai!» La princesse Fitz-James lui expliquait en vain que la révolution et Napoléon étaient malheureusement des réalités, le brave vieux insistait: «Pas vrai! Pas vrai!»

Même à nos temps on peut rencontrer quelques types d'espèce De Bissy, qui ne veulent rien croire ni savoir de tout ce qui se passe dans le monde; qui, dès le moment qu'ils ne peuvent plus se délecter dans l'ordre des choses, se moquent bien des hommes, s'en foutent profondément du vent qui souffle, du temps qu'il fait au dehors de leur grotte.

Il y a quelque peu de niaiserie dans cette sorte d'obstination qui fait penser aux autruches, mais aussi un trait de dignité. L'homme qui tient tête au monde entier, même s'il est ridicule, peut compter sur quelque respect.

Ce trait de dignité caractérisait auparavant le Hongrois aussi, lui étant, comme on sait, beaucoup incliné vers le comportement distingué. Les vieux

Garamvölgyi, qui, un peu exaspérés, ne voulaient réfléchir même plus, se trouvaient chez nous de tout temps en grand nombre. Ces gens, qui se contentaient de leurs propres problèmes et qui ne voulaient même pas savoir qu'on canonisait dans le voisinage – dont toute la sagesse politique s'était épuisée au fait que «le portugais désire de la laine fine», qui étaient sérieusement convaincu que Sébastopol n'existasse même jamais – ils n'étaient pas de rarités.

Bien sur, dans nos jours, quand on ne peut plus se douter du chemin de fer «fameux», quand l'Electrom parcourt les rues et danse à l'Opéra, quand les gens sont en train de se niveller si considérablement, et même son majesté le peuple marchant nu-pieds commence à se livrer aux opinions démocratiques: ces originalités sont en voie de disparition.

Aujourd'hui tout le monde veut savoir ce qui fume chez le voisin. Nos intérêts ne sont plus tellement attachés à la glèbe que nous puissions nous cacher la tête dans le sable, mais si capricieusement ramifiés en général que le porc américain nous intéresse beaucoup plus que le sors de notre demi-frère. Depuis lors la lecture des journaux fait partie de notre vie, devenue un tel besoin que le chauffage ou l'éclairage. Et il n'y a pas un coin dans ce pays où la cigarette, le couplet d'opérette et le journal ne soient pas nichés.

Beaucoup de sorte d'intérêts nous rendent retirés du monde. La lutte pour le pain est toujours plus forte, et autant qu'elle devient plus forte, nous devenons nous-mêmes toujours plus isolés. Nous n'avons contacts à peine qu'avec nos associés, je pourrais dire, avec nos connaissances d'affaires: nous n'avons pas le temps pour voir la société. La plupart des gens, nous sommes en relations avec des firmes, nous avons à peine la possibilité de rencontrer les autres. Pourtant, comme disait Aristote, l'homme est un animal social, un animal de société, zoon politikon. En tout temps, tous les hommes avaient des affaires qu'ils voulaient discuter avec les autres. Jadis ils se réunissaient aux foires, aux fêtes – plus tard dans la «société» ou près du moulin. Le citoyen romain allait au forum, le citoyen de Debrecen allait devant l'hôtel de ville. Aujourd'hui les gens ne s'écrivent plus des lettres comme au XVIII^e siècle, la «société» n'est qu'une ombre de celle qui existait jadis, dans un monde beau, les fêtes ne sont que des spectacles et des entreprises de spéculation, les foires ne sont que des bourses; et si le citoyen de Debrecen veut s'occuper de politique, il reste à la maison et lit l'Entente. Notre besoin de société est aussi supplémenté par un surrogatum: c'est le journal.

Pour accomplir ce devoir double, les journaux ont deux fonctions: ils informent et ils discutent les événements.

Bien entendu les journaux n'attachent pas toujours la même importance à toutes les deux vocations. L'Anglais, qui est un homme d'affaire avant tout,

prend son journal dans sa main principalement par intérêt, et il y cherche des informations rapides, ponctuelles et détaillées. Le journal lui remplace moins la compagnie: de ce point de vue il se contente de ce qu'il trouve dans sa famille et dans son club. Dans les journaux anglais donc l'information est le plus important: l'avertissement aussi rapide et bon que possible, le télégramme abondant, la correspondance régulière, la chronique détaillée du parlement. Le journal discute consciencieusement les choses politiques, avec quoi il sert toujours surtout les intérêts, mais il ne fouille pas trop les événements du point de vue social en général, évite la philosophie de cuisine, ne se complait pas dans les velléités littéraires, mais il se permet d'être majestueusement ennuyeux.

La plupart des journaux français veut jouer le rôle de l'amusant invité quotidien. Ses informations se limitent aux plus importantes, ses télégrammes sont pauvres, sa correspondance est presque ridicule. Il est caractéristique, que le *Figaro*, qui publie chaque mercredi les lettres arrivées de l'étranger, soit vendu en le moins d'exemplaires justement à ce jour-là, quand il apparaît muni d'un supplément abondant. Mais le parisien s'intéresse très peu à la politique mondiale, et ces lettres ne sont publiées que pour faire plaisir surtout aux étrangers. La plupart des journaux français ne donne presque exclusivement que des commentaires, et joue le rôle de Démocrite, le philosophe rigolant, avec le plus d'originalité, d'esprit, dans la forme la plus polie, la plus gentille que possible, sur le fond de la moindre information.

Evidemment, à la plupart des endroits la conception est devenue dominante selon laquelle le journal est d'autant meilleur tant il est capable de convenir à tous ses deux devoirs. Cette conception a vaincu chez nous aussi; qui n'est pas un miracle, puisque on rencontre de braves lecteurs hongrois qui n'exigent pas seulement d'avoir les meilleures informations et les commentaires les plus sages possibles, mais qui voudraient qu'on leur donne une pendule et un manteau d'hiver en supplément avec le journal. Nos quotidiens, s'ils veulent complètement satisfaire à toutes les exigences de leurs lecteurs, sont contraints d'avoir un médecin, un avocat et un commissionnaire à part, pour l'utilisation personnelle des lecteurs. Et, il est arrivé une fois en effet qu'un cher abonné a demandé son rédacteur: ne serait-il pas possible qu'il le présente à une de ses belles connaissances? Notre journalisme étant immaculé, le rédacteur a donné une réponse négative.

Depuis que tout le monde en a besoin, le journal est devenu une machine gigantesque. Il doit mettre à disposition énormément d'informations et énormément de commentaires. Tous les deux devoirs ne peuvent pas être accomplis par des mêmes gens. L'un fabrique la porte et un autre fabrique le loquet.

Où le journaliste commence-t-il? Certes pas à la première lettre imprimée. Alors nous devrions appeler journaliste un homme sur deux homme; puisque une partie considérable des nouvelles est servie par les lecteurs mêmes. Le monde entier apporte son concours à la publication des informations. Mais le reportage professionnel n'est peut-être pas journalisme non plus. Non que ça soit un métier facile. Il y faut beaucoup d'habileté et du talent spécial. Mais finalement, à chaque journal, ce sont les commentateurs, les publicistes, les chroniqueurs qui ont le rôle le plus important. Car tandis que le premier ne contribue à la rédaction du journal qu'avec son nez, ses mains et ses pieds, le commentateur, le vrai journaliste accomplit en même temps le devoir du rhéteur, de tribun du peuple et de l'écrivain. Et son influence peut être encore plus illimitée, plus universelle que celle de ceux-ci tous ensemble. Il est vrai que son pouvoir ressemble un peu à celui des grands vizirs turcs qui, faisant leur travail qui a ébranlé le monde, ne savaient jamais, en quel moment auraient-ils reçu le lacet. Car il n'existe pas un tyranne plus capricieux que Démos; et le dompteur de lions, aussi adroit soit-il, n'est jamais sûr que la bête royale ne le dévore un beau jour, peau et os.

Le journaliste le plus puissant parmi ceux qui sont restés journalistes (puisque ce métier était toujours un marchepied commode pour aller plus haut, et de temps à autre il y avait même des têtes couronnées parmi les journalistes), donc le journaliste le plus puissant qui ne voulait être que journaliste, c'était Timothée Trimm. Timothée Trimm, Léo Lespès de son vrai nom, a fondé, s'alliant avec l'éditeur Cochinat, le *Petit Journal*, qui apparaît dans nos jours en près d'un million d'exemplaires. La fortune du quotidien a été fondé par les chroniques de Timothée Trimm, où le monde des lecteurs friands du bon journal trouvait une voix jusque'alors complètement inhabituelle, une vivacité stupéfiante et un esprit vraiment brillant. Léo Lespès a eu une position sans exemple dans l'histoire du journalisme. Tous ses mots étaient payés littéralement de pièces d'or, son salaire est monté aux cent milles, à titre d'avance il lui a réussi à recevoir un million et demi. Une fois, Timothée Trimm s'est offusqué de son éditeur lésinant sur quelques cinq mille francs vilains, et, pour l'effrayer, il s'est donné ses huit jours. Un autre éditeur a donné volontiers, bien sûr, la somme bagatelle à Léo Lespès. Chez le *Petit Journal* on était mort de frayeur. Ils n'ont fait ni une ni deux, mais ils ont ramassé une douzaine d'écrivains qui remplaçaient Léo Lespès sous le nom collectif Thomas Grimm; le journal continuait à monter rapidement, le public a oublié son chouchou en quelques semaines. Lespès et son nouveau journal ont échoué.

Alphonse Daudet raconte de Villemessant, fondateur du *Figaro*, qu'il laissait tomber régulièrement ses collègues sur lesquels il avait entendu au café

de remarques dépréciatives. Celui qu'il avait porté aux nues la veille, pouvait être prêt d'écrire son dernier article le lendemain.

Chaque journal est en même temps une entreprise commerciale; toute sa vie dépend de son public. Un mot déplacé provoquant un ressentiment général, et le journal est voilà perdu. Une de nos meilleures entreprises illustrée a fait faillite à cause d'un portrait publié intempestivement. Or, l'intérêt de l'existence est plus fort que toute philosophie. Donc, d'une façon explicite ou implicite, le public exerce aussi une influence sur le journaliste. Le commentaire ne peut être écrit non plus librement, indépendamment; le monde entier participe non seulement à l'information mais aussi bien à la discussion.

Plus le journaliste possède des valeurs personnelles, plus il aspire à l'indépendance la plus totale possible, mais aussi ce but est idéal, on peut s'en approcher mais on ne l'atteint jamais parfaitement. D'ailleurs, généralement le journaliste ne devient pas plus fort dans cette lutte, même, le plus souvent, plus qu'il reste à sa place plus sa position affaiblit. Après tout, l'occupation continuelle rend tout le monde artisan. L'acteur qui récite chaque jour, le rhéteur qui harangue chaque jour tombent vite dans un maniérisme auquel le public ne s'accoutume pas facilement, par contre il s'en dégoûte très facilement.

Un soir Planche, le critique excellent qui était un journaliste d'assez grand respect, a envoyé son article très tard à son journal. Le compositeur en chef de l'imprimerie protestait, disant qu'il était déjà impossible de composer l'article, mais ayant entendu que l'article était celui de Planche, il a accepté de le faire composer quand-même. On lui a demandé pourquoi avait-il changé son opinion. Parce que je n'ai pas encore fait démonté son article apparu ce matin répondit-il. Et puisque monsieur Planche se répète tout le temps, dans son article nouveau il y a forcément un tas de phrase, déjà composées. En voilà: *«puisque il nous est impossible de ne pas en être convaincu – nous sommes obligés de déclarer sans aucune réserve – il serait absurde de ne pas reconnaître, etc.»*

La maladie de Planche, ou bien quelque chose de pareille attaque la plupart des journalistes tôt ou tard. Et pour qu'il puisse faire oublier cette faiblesse, il a besoin ou bien de mille petites manoeuvres (genre, style, changement de place) ou bien d'une génialité exceptionnelle. Bien sûr, il y a quelquefois un journaliste qui est audacieux et prudemment sage, spirituel et sans manières en même temps, brillant donc comme Rafaël Garucci dans la pièce de Musset. Celui-là peut alors se procurer d'une grande indépendance. Mais les Rafaël Garucci sont rares.

(Trad.: Noëmi Saly)

Bibliographie choisie

- Ambrus Zoltán, *A hírlapírók és a közönség*. Magyar Salon, 1888. 8. köt. 374–376.
- Ambrus Zoltán, *Irodalom és újságírás*. Szerda, 1906. 1–16.
- Bródy Sándor, *Ambrus Zoltán*. Magyar Hírlap, 1891. szept. 187. sz. 9–10.
- Gyergyai, Albert, *Zoltán Ambrus*. Nouvelle Revue de Hongrie, 1936. I. 64–67.
- Keresztury, Dezső, *Ein bürgerlicher Schriftsteller: Zoltán Ambrus*. Pester Lloyd, (Morgenblatt) 1942. márc. 1. 49. sz. 11.
- Korek Valéria, *Hangulat és valóság. Ambrus Zoltánról*. München, 1976.
- Lőrinczy Huba, *Szépségvágy és rezignáció. A századforduló epikájáról*. Budapest, 1984. 15–161.
- Márffy, Oscar, *Zoltán Ambrus*. Convivium, (Rivista bimestrale di lettere filosofia e storia.) Torino, 1933. 609–610.
- Reményi, Joseph, *A Hungarian Exponent of French Realism: Zoltán Ambrus. 1861-1933*. Symposium, 1948. 261–274.
- Salgó, Ernest, *M. Zoltán Ambrus*. Revue de Hongrie, 1908. II. 311–320.
- Schöpflin Aladár, *A magyar író*. Nyugat, 1908. II. 310–315.
- Schöpflin Aladár, *Ambrus Zoltán*. Nyugat, 1932. I. 297–299.
- Sebestyén, Karl, *Zoltán Ambrus. Zum siebzigsten Geburtsjahr*. Pester Lloyd, (Abendblatt) 1931. márc. 7. 54. sz. 5.
- Surányi, Nicolas, *Zoltán Ambrus*. Nouvelle Revue de Hongrie, 1932. I. 275–276.
- Tezla, Albert, *Hungarian Authors. Bibliographical Handbook*. Cambridge, Massachusetts, 1970. 21–27.
- Voinovich, Géza, *Zoltán Ambrus*. Nouvelle Revue de Hongrie, 1943. II. 80–90.